

Rémi Depoorter

Les terres rouges



Du même auteur :

Romans :

La renarde du Barne, Ed. J.M. Laffont.

Le bac à traïlle, Ed. J.M. Laffont.

L'hôtel des îles, Ed. France-Empire.

La rue du Rhône, Ed. France-Empire/Ed. des Traboules.

(Prix Rhône-Alpes du Livre.)

(Prix du Livre de pêche et de la vie de l'eau.)

La feularde des ormeaux, Ed. France-Empire.

Fiber le castor, Ed. Solange Brault.

(Prize of Nature + 3 autres prix.)

Le voleur d'étoiles, Ed. Le Mot Passant.

Le maître des collines, Ed. Le Mot Passant.

Une tempête argentine, Ed. Edilivre.

Romans pour malvoyants :

La fille du mauvais coq, Ed. Encre Bleue.

Le mendiant de Chanteloube, Ed. Encre Bleue.

Le maître des pierres grises, Ed. Encre Bleue.

Récit :

Au temps des sapines et des trains de bois, Ed. France-Empire.

Contes et nouvelles :

Le vent des loups, Ed. Le Mot Passant.

Le chapeau de monsieur Fabre, Ed. Le Mot Passant.

Une mère ardéchoise, Ed. Le Mot Passant.

Diableries en pays lyonnais, Ed. Le Mot Passant.

(Prix Gros Caillou.)

Pour les enfants :

Les contes de messire, Lyon Ed. J.M. Laffont.

Koadi et le tigre noir, Ed. Hachette/Rose.

Remi Depoorter

Les terres rouges

En Algérie, il y a cinquante ans...

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2012

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-47553-4

Dépôt légal : avril 2012

© Edilivre Éditions APARIS, 2012

*A mon frère Roland
Qui ne lira jamais ce livre
Tout rempli de son amour pour l'Algérie.*

EXTRAIT

CHAPITRE 1

Le brasier du crépuscule incendiait les hautes falaises de grès tendre. Un dernier reflet de jour s'estompait lentement au-dessus de leurs crêtes arrondies. Tout un fleuve de feu semblait prendre naissance à cette source incandescente. Et la même pourpre recouvrait les terres rouges jusqu'à l'horizon.

Les t'alh' rabougris, épars sur les mamelons pierreux, revêtaient peu à peu une teinte de nuit. Les kerrouch aux feuillages touffus, dressés parmi les roches éboulées, projetaient leur ombre dans les ravines noyés d'herbes rêches ou de chardons piquants. Les ruines du marabout qui dominaient une mare asséchée depuis longtemps, s'aureolaient de flammes mauves, tandis qu'un halo d'or en fusion tremblait sur les galets moussus de l'oued coulant faiblement en direction des gourbis de Mouh'ajjar.

Bientôt, l'incendie du ciel se communiqua à la mechta à peine visible au milieu des collines presque entièrement dénudées. A cette vue, le sergent Dupraz ordonna à la section de faire halte. Les hommes s'affalèrent sur place, sans même s'écarter de l'étroit sentier pierreux. Seul, il fit quelques pas et grimpa

jusqu'au rebord d'une vire pour interroger les alentours du regard.

Le sergent Régis Dupraz était arrivé dix-huit mois plus tôt en Algérie, après avoir suivi une longue instruction au 13^{ème} B.C.A. de Chambéry. A vingt et un ans, il était devenu, par la force des choses, un soldat chevronné, dur quand il le fallait, compréhensif très souvent, habitué à ne jamais relâcher son attention une seule minute. Il savait que tel était le prix de la survie de ses gars et de la sienne. Il avait passé son année dans les avant-postes, à tendre des embuscades, à fouiller les mechtas, à parcourir les djebels, et connaissait suffisamment les terres rouges pour les redouter.

Une heure plus tôt, ses hommes et lui avaient coupé la piste d'un petit groupe de rebelles qui descendait vers le sud. Il n'avait pas pu en estimer le nombre avec précision. Les djounoud devaient être six ou sept, et il était affirmatif lorsqu'il se répétait que ceux-ci ne faisaient pas partie du groupe ayant tiré quelques rafales sur la section au début de l'après-midi.

Il était maintenant allongé sur la terre poussiéreuse, appréciant ce bref répit au retour d'une patrouille harassante et interminable. Ses lèvres étaient crevassées, ses yeux frangés d'humeur, et il aurait voulu tout laisser tomber. Il le voulait en sachant qu'il ne pouvait pas et que, de toute façon, il n'avait pas assez de courage pour prendre réellement la décision. Il demeura à plat ventre à supputer l'itinéraire que la section emprunterait pour rejoindre le bordj sans encombre, haïssant l'odeur de sueur rance issue de son corps fatigué, de son treillis d'une saleté repoussante.

Dupraz n'avait aucun doute sur l'état de ses hommes. Ils étaient à la limite de l'épuisement à cause de la chaleur, la déshydratation et de la longue marche en terrain difficile. Il leur consentit un quart d'heure de repos. Puis, sur un nouvel ordre de lui, ils se remirent péniblement sur pied et recommencèrent à avancer. Aucun n'ouvrit la bouche pour se plaindre. Cela aurait été inutile dans ces circonstances. Et la section, composée des plus grands râleurs du régiment, continua son chemin.

– Serrez les rangs, cria Dupraz, la bouche sèche. Il y a certainement des fellouzes par ici.

Il les fit descendre jusqu'à l'oued, leur fit signe de s'arrêter.

– Marquetti et Hourlier, passez devant en éclaireur.

Avec une grimace, il ajouta :

– Faites bien attention, les gars ! Il est possible que quelques-uns d'entre eux soient cachés là-dedans. Ne vous laissez pas surprendre.

Marquetti hésita une seconde, parut sur le point de parler, se ravisa avant de laisser échapper un soupir évoquant la fatalité. Il fit glisser la courroie de son fusil, vérifia si une balle était dans le canon et s'engagea résolument dans le lit tourmenté de l'oued. C'était un homme plutôt petit, légèrement trapu, à la peau très brune, toujours volontaire pour les coups durs, et qu'il était difficile de faire taire. Il fut aussitôt suivi par son camarade dont la moitié du visage était dissimulée par un chapeau de brousse et des lunettes de soleil.

Au milieu des tresses asséchées de l'oued, le sable était mou et profond. Toutefois, sur les bords, mêlé aux galets, il était plus ferme et rendait la progression

plus facile. Là où l'eau s'était évaporée récemment, la vase craquelait déjà sous l'effet de la chaleur. Il aurait été plus simple de marcher sur l'une des rives, mais la section aurait pu être repérée de loin, et Dupraz ne désirait pas courir au-devant des ennuis.

Une poudre fine marbrait les visages barbus et rougissait les tenues de combat. Cependant, les hommes continuaient à peiner, abrutis depuis longtemps par la fatigue, entraînés dans une marche chancelante, presque hypnotique et irréelle. Une marche dont la monotonie même leur ôtait le sentiment de la distance, de la chaleur, de la nuit proche. Le danger se dissipait aussi dans la poussière pulvérulente soulevée par les plus avancés.

Dupraz chassa une mouche de la main. Tendue, il s'efforçait d'envisager la situation telle qu'elle devait être, car, il en était convaincu, Youssef Bouhacine avait très certainement entrepris de rassembler ses forces dans les terres rouges. Il ne s'agirait bientôt plus de se battre contre quelques tireurs isolés, mais contre des groupes devenus importants. Il lui paraissait pourtant improbable qu'il y eût plus d'une soixantaine de rebelles dans la région. Il était encore possible de les empêcher de nuire dans les jours à venir. Pour cela, il ne fallait pas s'attarder près du marabout en ruine. Il devait retourner très vite au poste pour en référer au capitaine Peyrault. Jacquot prendrait les mesures nécessaires pour anéantir la bande avant qu'elle n'eût véritablement commencé à sévir.

Sinon, les familles surprises dans les giftlik isolées ou dans les mechtas perdues dans la montagne auraient toutes les chances d'être massacrées avant que les secours ne leur fussent parvenus. A supposer qu'elles n'eussent pas déjà été fusillées ou égorgées.

Cela s'était produit plusieurs fois depuis qu'il crapahutait dans les terres rouges, et il n'y avait jamais eu de survivants. Ce qui l'avait le plus étonné lors des constatations, c'était le fait que les cadavres des musulmans étaient toujours plus horriblement mutilés que ceux des pieds-noirs.

Marquetti lui fit signe d'approcher. Il demanda aux hommes de la section de s'arrêter et se pencha pour examiner ce que le Corse lui montrait du doigt.

– Regarde, Reggi, il y a des traces de pas.

– Oui. Elles ne sont pas vieilles. Le gars marche avec des chaussures de ville. Des chaussures usagées, au vu des détails laissés par les semelles.

– On dirait même qu'il s'est mis à courir à partir d'ici, continua Hourlier qui revenait près d'eux.

– Où ça ? interrogea Dupraz en cherchant l'endroit du regard.

– Là, près du rocher...

Le sergent et les deux soldats se dirigèrent vers celui-ci et examinèrent à nouveau les traces laissées sur le sable.

– Tu as raison, Hourlier, approuva Dupraz tout en se redressant. Nous avons surpris le gars, et il est parti dans cette direction.

Il montrait un chaos de roches qui encombraient le lit de l'oued dans une courbe de ce dernier.

– Le gars s'est sûrement caché là-dedans !

Il réfléchit quelques secondes et ajouta en vérifiant la sécurité de son pistolet-mitrailleur :

– On ne sait jamais. Je vais passer devant.

– Non ! s'écria Marquetti. Ce n'est pas ton boulot. C'est le nôtre !

– Je m'en fous ! Je passe devant !

La sueur ruisselait sur son visage, dégouttait de son menton, s'attardait dans les creux de son cou. Il était inquiet, mais il ne laissait rien paraître. Il détestait ce genre de situation au cours de laquelle tout pouvait arriver sans qu'il fût possible de réagir correctement. Il se sentait vulnérable et il était mal à l'aise comme lorsqu'il devait pénétrer dans un gourbi sans savoir ce qui l'attendait derrière la porte : le canon d'un fusil ou le fil d'une grenade piégée.

La section se mit en place derrière lui. Le soleil n'était plus visible : il était passé derrière un djebel quelques instants plus tôt. La nuit commençait à étendre son immense voile d'azur sombre. Les hommes étaient tous éreintés ou auraient eu de quoi l'être. Cependant, pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté le bordj, ils marchaient comme s'ils avaient hâte d'aller de l'avant. Même Badikian, renfrogné et le regard fixe, paraissait pressé de continuer, à la grande stupéfaction de ses camarades.

Mais, soudain, alors qu'ils avaient tous oublié les traces sur le sable, ainsi que la présence qu'elles représentaient, Dupraz tomba à genoux. Les branches d'un jujubier bougeaient devant lui. Sans se poser de question, il vida son chargeur, cartouche après cartouche. Il ne voulait prendre de risques pour aucun d'entre eux. Il n'était pas appelé le sergent miracle sans raison. Jusqu'à présent, pas un seul de ses hommes n'avait été tué ou même blessé. Et il ne tenait pas que ce fût pour cette fois-ci.

Quand il eut terminé, il se releva lentement et s'approcha avec précaution. Ce qu'il découvrit derrière le jujubier lui donna la nausée. Sur le sable rouge de sang, un adolescent de dix-sept ans environ

reposait les bras en croix, les yeux agrandis par la frayeur, le ventre déchiré par les balles. De toute évidence, il s'était dissimulé là pour ne pas avoir d'explication à donner au chef de la patrouille. Mal lui avait pris. Il était mort d'avoir eu trop peur. Ce qui n'était pas sans troubler profondément ceux qui entouraient son jeune cadavre.

Les courtes flammes du kanoun éclairaient faiblement l'unique pièce du gourbi. Les lueurs mouvantes qui s'échappaient du foyer en terre cuite, dansaient contre les murs avant de se perdre dans les vapeurs d'huile cachant le plafond.

Une mauresque entre deux âges était penchée sur la friteuse. Sa lourde silhouette semblait tenir toute la place. Elle faisait couler de la pâte dans le liquide bouillonnant. Près d'elle, une jeune fille à la chevelure très noire, à la taille fine, prenait un à un les gâteaux frits pour les plonger dans un pot rempli de miel. Ensuite, elle les déposait délicatement sur un plat en faïence. Deux enfants les regardaient faire sans dire un mot : une fillette d'une dizaine d'années qui tenait son petit frère sur ses genoux.

– Il n'y aura bientôt plus de pâte, dit la mauresque en levant les yeux vers la jeune fille. Inch'Allah ! nous avons bien travaillé.

Celle à qui elle s'adressait, lui répondit par un sourire.

– Tout le monde sera content, poursuivit la grosse femme vêtue d'une longue robe à fleurs.

– Je pense bien !

– Tu viendras demain matin chercher les djêrêk. Je les aurai préparés d’ici là. Ce soir, tu prendras les makroust et les mêkrêchet que nous avons préparés.

– Pas tous.

– Non, pas tous.

La jeune fille prit les derniers gâteaux que lui tendait la musulmane, les plongea dans le liquide ambré et les empila sur les autres. Puis, en silence, elle défit le nœud qui maintenait un minuscule tablier bleu autour de sa taille. Elle le plia avec soin, s’approcha d’une étagère en argile et le posa à côté d’un couscoussier en alfa.

– Maintenant, je sais faire tous les gâteaux, dit-elle le visage égayé par un nouveau sourire.

– Oui, répondit la femme. Je peux même te dire que, bientôt, tu les feras mieux que moi. Inch’Allah !

– Ce n’est pas possible ! s’exclama la jeune fille. Mâ Bouattoura, tu es la meilleure pâtissière de tout Mouh’ajjar.

– Tu dis ça pour me faire plaisir, dit la grosse femme en se redressant péniblement.

Elle regarda les deux enfants qui les fixaient toujours l’une et l’autre.

– Vous en voulez un maintenant ? les questionna-t-elle.

– Oui, répondit le petit garçon avec un charmant mouvement de tête.

– Alors, demande à Micaela. Elle vous en donnera un chacun.

– Micaela, tu nous donnes un gâteau, s’il te plaît ? dit le petit garçon avec des yeux pleins d’envie.

– Bien sûr, acquiesça la jeune fille qui, déjà, s’empressait d’en poser deux sur une assiette. Tiens, Abdel !

Elle lui tendit l’assiette.

– Donne le deuxième à ta sœur.

Lorsqu’elle se retourna, son regard croisa celui de la grosse musulmane au front ceint d’un turban jaune. Elle paraissait soucieuse, tout à coup. Pourtant, rien de particulier ne s’était produit. Cela surprit Micaela au point qu’elle resta figée là où elle se trouvait.

– Quelque chose ne va pas, mâ Bouattoura ? demanda-t-elle d’une voix douce. Ai-je dit ou fait quelque chose qui t’a fâchée ?

– Non ! grâce soit rendue à Allah, non ! Pas du tout, ma petite fille ! Je suis seulement inquiète parce que Mohamed n’est pas encore rentré. Ce n’est pas dans ses habitudes. Il rentre toujours avant la nuit...

– Une des chèvres se sera égarée.

– Peut-être... Mais par les temps qui courent, je ne me sens pas tranquille. Je préférerais le savoir dans le douar à rire ou discuter avec ses amis, plutôt que d’être près du vieux marabout.

– Tu t’inquiètes pour rien, reprit la jeune pied-noir en s’approchant d’elle. Que veux-tu qu’il lui soit arrivé ? Il garde des chèvres, et c’est tout ! Il ne va pas tarder à rentrer, j’en suis sûre !

La mauresque hocha la tête avant de répondre :

– Tu es gentille de vouloir m’apaiser, mais j’ai comme un mauvais pressentiment. Je le sens là, dans ma poitrine.

Elle appuyait ses deux mains sur son cœur.

– Déjà, cet après-midi, en sortant dans la cour, j'ai vu un épervier dans le ciel. Tu entends ? Un épervier dans le ciel de Mouh'ajjar. Et ça, ça ne trompe pas ! Il est arrivé un malheur à Mohamed. Il est arrivé un malheur à mon fils !

– Allons, mâ Bouattoura ! reprit la jeune roumiya. Tous les jours, il y a des éperviers qui passent au-dessus du village.

– Pas comme celui-là ! Il volait sur place et me regardait, me regardait...

– Tu te fais des idées, maman Bouattoura. Un oiseau ne peut pas apporter le malheur ainsi que tu le dis.

La grosse femme baissa la tête et s'empressa de dire :

– Sans doute as-tu raison, Micaela ! Je suis une paysanne et je ne suis presque pas allée à l'école. Il y a beaucoup de choses que je ne sais pas. Tandis que toi...

La jeune fille serra la mauresque contre sa poitrine et l'embrassa tendrement.

– Tu te fais du mauvais sang pour rien, je t'assure. Mohamed doit discuter par-là. Dans quelques minutes, il entrera après avoir enfermé les chèvres. Et tu seras bien fâchée contre toi pour avoir pensé à un malheur.

La femme ne put s'empêcher de sourire. Elle attrapa la jeune fille par les épaules et la regarda dans les yeux.

– Micaela, tu es comme le chant de la caille dans le blé. Mais, en plus, tu n'es que bonté...

La jeune fille aux cheveux de jais lui coupa la parole :

– Assez de compliments pour ce soir. La nuit est déjà là : il est grand temps que je rentre.

Et, avec un petit air mutin, elle ajouta vivement :

– C’est que je ne suis pas d’ici, moi ! Il me faut marcher longtemps pour retourner chez nous.

Puis elle plaqua deux grosses bises sur les joues de la mauresque, pinça gentiment celles des petits et se dirigea vers la porte.

– Tu oublies tes gâteaux, s’écria la femme.

– Je les prendrai tous demain, répondit la jeune fille avant de disparaître suivie par un rire clair et joyeux.

La musulmane leva les bras en signe d’incompréhension et entreprit de ranger son intérieur sous le regard fixe des petits tout barbouillés de miel. Un sourire heureux flottait sur ses lèvres charnues. Elle aimait beaucoup la fille Hernandez. Il n’y en avait pas deux comme elle dans le village. Elle était d’ailleurs la seule à s’aventurer dans le douar depuis le début des événements. Pourtant, il ne s’était jamais rien passé de grave. Aucun pied-noir n’avait été attaqué, ni même insulté. Mais c’était ainsi ! Il ne fallait pas chercher à comprendre. Pour elle, Micaela était un lien entre les deux communautés, et personne ne devait surtout le couper.

Elle enleva la friteuse du kanoun et jeta quelques rameaux de t’alh’ dans le foyer, puis elle prit la casserole dans laquelle se trouvait la chorba et la posa sur le feu. La soupe ne mettrait pas longtemps à chauffer et, quand les hommes seraient de retour, ils n’auraient plus qu’à manger.

– Pourquoi ton frère n'a-t-il pas pu venir au rendez-vous, Djemila ? demanda l'homme qui faisait face à la jeune femme. Je lui avais fait dire que c'était extrêmement important. Qu'il s'agissait des mesures à prendre pour affermir notre emprise sur nos frères des terres rouges.

– Est-ce que je sais, moi ! répondit celle-ci en remettant sur ses épaules une couverture bariolée. Je ne suis que sa sœur. Il ne me dit pas tout.

– Sais-tu où il est, au moins ? Ou bien ce qu'il fait ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, Youssef ! Inch'Allah !

Le deuxième homme qui les écoutait, accroupi comme eux devant un maigre feu de brindilles, se racla la gorge avant de parler.

– C'est très important, Djemila ! insista-t-il. Youssef ne peut pas être partout à la fois. Tu ne sais vraiment pas ?

– Non, je ne sais pas ! Vraiment pas !

Le ton de la jeune femme devenait agressif. Il s'en rendit compte immédiatement. Il lui sembla nécessaire de composer pour ne pas envenimer la conversation.

– Inch'Allah ! dit-il alors. Nous prendrons les décisions sans lui.

– Et il faudra s'y tenir, déclara d'une voix dure l'homme moustachu, enveloppé dans un burnous couleur rouille.

Les deux hommes et la jeune femme se turent un long moment, perdus chacun dans des pensées différentes. Autour d'eux, la nuit devenue fraîche, remplissait d'ombres la grotte où ils avaient trouvé un

abri précaire. Le feu qu'ils avaient allumé, ne leur chauffait guère que les mains qu'ils tendaient tous les trois vers les flammes. A peine éclairait-il aussi leur visage aux traits tirés. Seuls leurs yeux vivaient au contact des chétives lueurs dansantes. Ils brillaient d'un éclat farouche qui rendait encore plus terrible la détermination se lisant dans leurs regards hallucinés.

Youssef Bouhacine cracha sur les brindilles enflammées. C'était un homme dont l'aspect général révélait la cruauté sans qu'il fût obligé de dire un mot ou faire le moindre geste. Il y avait du fauve en lui, mais du fauve appréciant la torture, assoiffé de sang. Il était connu pour ne jamais faire grâce. Son plaisir était d'achever lentement les blessés, après les avoir tourmentés pendant des heures. Ses ennemis, qu'ils fussent de sa religion ou non, le craignaient pour cela. Ses hommes aussi, d'ailleurs ! Cet état de chose lui importait peu, en dehors du fait qu'il se créait ainsi une légende qui ne le ferait pas oublier de si tôt.

Son compagnon, Taïeb Safih, était le chaouch de la mairie de Mouh'ajjar. Il était venu à la rébellion parce qu'il était dévoré d'ambition et qu'il espérait obtenir dans la lutte secrète pour l'Indépendance un poste à la mesure de ses capacités. Veule jusqu'à l'abjection, il était détesté de tous. Mais Youssef Bouhacine avait besoin de lui pour réaliser ses projets. Taïeb Safih n'avait pas son pareil pour obtenir les renseignements qu'il souhaitait connaître.

Quant à Djemila Mébarki, elle se battait avec la même ardeur pour la rébellion qu'elle avait milité dans les organisations indépendantistes de l'université d'Oran où elle avait étudié le droit, grâce à son père, un ancien usurier, mort pendant ses études. A Mouh'ajjar, elle prêtait main forte à son frère

Mourad, principal responsable du Front de Libération Nationale, avec une fermeté d'homme qui surprenait leurs compagnons de lutte. Sa haine des Français et de ceux qui les aidaient, était si grande que son frère se méfiait d'elle, et évitait autant que possible de la mêler à certaines de ses actions.

La jeune femme rompit le silence d'une voix sèche :

– Youssef, dis-moi ce qu'il faut faire et je préviendrai mon frère.

Le djoundi réfléchit quelques secondes et déclara sur un ton marqué par la contrariété :

– D'accord ! je vais te dire ce qu'il faut faire pour contraindre les plus mous de nos frères à se ranger de notre côté et lutter sans faiblesse contre les roumis. J'en ai déjà parlé avec Taïeb juste avant ton arrivée : il pense comme moi. La première chose à faire est de provoquer un incident suffisamment important pour qu'il y ait répression de la part de l'armée française. Ou, mieux encore, une répression directe des pieds-noirs du village.

– Je ne comprends pas bien.

– Ecoute, et tu saisisas tout de suite.

– Oui, explique-lui ! éructa le chaouch avec un sourire mauvais.

– Il faut organiser plusieurs assassinats. Par exemple, se rendre dans une ferme parce qu'il y a moins de risques, attraper tous ceux qui sont là, les entraîner jusqu'à Mouh'ajjar et les égorger sur la place de l'église devant tout le monde.

– Tu ne crois pas que...

– Ecoute, et tu comprendras. Les autorités du village préviendront immédiatement l'armée pour